

Nuevo Mundo Mundos Nuevos

Debates, 2008

Marianne González Alemán

Le premier retour de Perón : charisme et mobilisation populaire en novembre 1972

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Marianne González Alemán, « Le premier retour de Perón : charisme et mobilisation populaire en novembre 1972 », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Debates, 2008, Puesto en línea el 12 juillet 2008. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index39102.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index39102.html>

Document généré automatiquement le 30 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Marianne González Alemán

Le premier retour de Perón : charisme et mobilisation populaire en novembre 1972

- 1 En octobre 1972, le Général Perón annonçait depuis Madrid : « J'ai décidé de retourner au pays ». Après presque 17 ans de proscription du péronisme de la vie politique Argentine, « l'Opération Retour » fut alors vécue comme un événement historique, suscitant les plus grandes attentes comme les plus fortes inquiétudes¹.
- 2 En septembre 1955 en effet, Juan D. Perón, alors Président de la République Argentine pour la deuxième fois, avait été renversé par un coup d'Etat civico-militaire qui l'avait contraint à l'exil. Depuis cette date, huit présidents s'étaient déjà succédé au pouvoir², et le pays connaissait une instabilité politique sans précédent. Tout le problème de l'héritage politique laissé par le péronisme était resté sans réponse et continuait de hanter la sphère publique : la reconstruction d'une démocratie pluraliste ne pouvait se faire sous le péronisme, mais sans lui non plus³.
- 3 Cette impasse politique avait d'ailleurs débouché, en juin 1966, sur un coup d'Etat militaire, mené par le général Juan Carlos Onganía. Cette « Révolution Argentine », soutenue par l'establishment économique, avait alors prétendu résoudre définitivement le problème de l'instabilité politique, cette fois par la voie autoritaire. Fondé sur l'exercice exclusif du pouvoir par les Forces Armées, ce projet de réorganisation globale s'était donné pour objectif prioritaire la « rationalisation » et la « modernisation » économiques du pays, au prix d'une mise au pas, jugée indispensable, de la société civile et politique. Plus mûre économiquement, la société oublierait le péronisme et, à terme, la rénovation politique du pays serait peut-être envisageable. Pour l'heure, la Doctrine de Sécurité Nationale avait privé les citoyens de toute possibilité de participer au système politique, et l'ensemble des forces politiques et sociales avait été totalement interdit ; déchargeant ainsi l'Etat de ses obligations de négociation avec les autres acteurs de la société.
- 4 Mais le projet des Forces Armées avait rapidement montré ses limites. Lorsque qu'en mars 1971, le général Alejandro A. Lanusse assumait la Présidence *de facto* de la Nation Argentine, les militaires se trouvaient débordés par leurs échecs : les années d'interruption de l'activité politique et la proscription du péronisme, la situation économique critique, les soulèvements populaires urbains, les séries de grèves générales et le climat idéologique de la fin des années 60, avaient radicalisé les positions, approfondi les luttes sociales, généralisé les mécontentements et augmenté la combativité des acteurs socio-politiques. Dans ce contexte, Lanusse se vit dans l'obligation de convoquer, en juillet 1972, des élections présidentielles, prévues neuf mois plus tard, afin d'amorcer une sortie politique démocratique. Ce rétablissement des mécanismes démocratiques imposait cette fois d'y intégrer le péronisme.
- 5 C'est ainsi que le 7 novembre 1972, dans un message adressé au pays, le leader justicialiste annonça son arrivée pour le 17, et affirma qu'il revenait « comme gage de paix » pour arbitrer la reconstruction nationale. Bien qu'exclu de la compétition électorale⁴, le général Perón semblait envisager ce court séjour sur le sol argentin comme un double défi : celui d'organiser un front électoral garantissant la victoire au justicialisme, mais surtout celui d'asseoir définitivement sa position et son image d'interlocuteur incontournable, seul capable de résoudre la crise socio-politique qui ébranlait le pays.
- 6 Le premier retour de Perón est un événement souvent peu développé par les ouvrages traitant de la période ; dans l'imaginaire argentin, il est par ailleurs largement éclipsé par les images du second retour dont les conséquences malheureuses ont marqué les esprits⁵. Lorsqu'il est

évoqué, novembre 1972 l'est, généralement, sous l'angle de la tractation politique : les visites des différents dirigeants de partis au vieux général, dans le cadre de la préparation de la campagne électorale, sont le plus souvent mises en valeur. Quant aux mobilisations populaires qui s'organisèrent autour de la résidence du leader, elles sont d'ordinaire mentionnées comme de simples expressions d'une fête péroniste dont le ton populaire rappelait les temps passés, autant qu'il célébrait le retour prochain à la démocratie.

7 Pourtant, pendant la durée de sa visite, le général Perón réussit à s'imposer au centre de la scène politique nationale : au « cœur des choses »⁶. Cette expression, empruntée à Clifford Geertz, nous paraît spécialement pertinente pour analyser les problématiques en jeu lors de ce premier retour. Nous reprendrons la lecture du concept de *charisme* développée par l'anthropologue nord-américain, pour étudier le processus de réactivation, mais aussi d'adaptation des discours, des symboles⁷ et des rituels politiques constitutifs de l'imaginaire politique péroniste⁸, à un moment où Perón devait se repositionner comme leader. Pour Geertz, le *charisme* est avant tout un phénomène culturel, construit historiquement au moyen d'un appareil symbolique. Il traduit la capacité du leader à s'associer aux « centres actifs » d'une société. Ces *centres* –qui, selon Geertz, n'ont que peu de rapport avec la géographie– constituent les points d'ancrage autour desquels les principales idées, valeurs, institutions, d'une société (ou d'un groupe) donnée, s'articulent entre elles pour créer l'arène politique sur laquelle se produisent les événements importants⁹. Ainsi, en investissant sa personne de certains attributs symboliques directement associés aux valeurs spécialement estimées par les membres de la société, le leader peut créer les conditions de sa légitimité et de son *charisme*.

8 Nous avons donc choisi de nous arrêter sur le premier retour, en centrant l'analyse sur le processus de rétablissement du *charisme* de Perón qui se mit en place à ce moment charnière du second XXe siècle argentin. Au cœur de ce processus, la mobilisation populaire occupa une place cruciale et devint même l'un des principaux enjeux pour l'ensemble des acteurs en présence. Cependant, cette dernière, censée mettre en scène les retrouvailles entre le « peuple » et son leader – ce contact direct ancré originellement dans la culture politique péroniste –, fit nécessairement l'objet d'une resignification au contact du nouveau paysage politique. Pour se placer « au cœur des choses », Perón se retrouva en effet face à de nouveaux acteurs, réunis dans la Jeunesse Péroniste, qui, tout en contribuant au rétablissement de son *charisme*, aspiraient à prendre toute leur place, tant sur l'espace politique national qu'au sein du mouvement péroniste. Misant sur l'occupation de l'espace de la mobilisation, ils imposèrent un réajustement du rituel péroniste qui modifia les termes du rapport leader-masses et introduisit une tension au sein d'une configuration symbolique dont Perón avait toujours été le centre.

Les enjeux du retour : attentes et tensions sur l'espace public.

9 Pendant les quelques jours qui précédèrent l'arrivée de Perón en Argentine, l'ensemble de l'opinion publique se focalisa sur ce qui apparaissait comme une nouvelle étape décisive pour le pays. Tous les regards se tournèrent alors vers l'aéroport d'Ezeiza. À partir du 10 novembre, en effet, presse, radio et télévision rapportèrent, jour après jour, les détails des préparatifs officiels, les déclarations des partis politiques, les communiqués de l'armée, ou les entretiens avec les différents dirigeants péronistes. Alors que la C.G.T. avait déclaré la grève générale pour le 17, les murs de Buenos Aires portaient les inscriptions à la bombe aérosol : « le 17, allons à Ezeiza ». Pendant une semaine, il régna dans le pays, et surtout dans la capitale, une atmosphère confuse, mêlée de tension, d'espoir et d'incertitudes face aux possibles conséquences du retour. Avant même d'avoir foulé le sol argentin, Perón se plaçait déjà au centre des regards, des discours et des attentes des principaux acteurs politiques en présence sur l'espace public.

Le gouvernement militaire et l'acceptation du péronisme.

- 10 En novembre 1972, la présence de Perón sur le territoire national représentait un véritable enjeu pour le régime militaire. Depuis les premiers mois de 1971, les militaires de plus en plus débordés et isolés, avaient dû se résoudre à trouver une sortie politique. La nouvelle étape de la Révolution Argentine, amorcée par Lanusse, en mars 1971, dans le cadre du Grand Accord National (G.A.N.), visait ainsi à restaurer la démocratie pour désamorcer la vague de mécontentements et rendre illégitime la « subversion ».
- 11 Mais ce rétablissement démocratique¹⁰ imposait d'y intégrer le péronisme. Depuis son exil à Madrid, Perón n'avait cessé de hanter la scène publique, maintenant à distance son aura mythique sur de larges franges de la société, et définissant par la même les frontières qui divisaient le champ politique¹¹. Il était peu à peu devenu l'incarnation militante d'une multiplicité de mécontents. Aux fidèles partisans traditionnels –syndicats et couches populaires–, s'étaient ajoutée une partie des intellectuels et de la jeunesse issue des classes moyennes. Dans le contexte idéologique de la fin des années 60, ces derniers avaient adopté des positions anti-impérialistes d'extrême gauche, et trouvé dans l'adhésion au péronisme, parfois à la guérilla, le moyen d'identifier leur lutte à celle du peuple. Les « formations spéciales¹² » de Perón faisaient ainsi peser sur les militaires la menace du retour. Jouissant d'une certaine acceptation dans l'opinion publique¹³, elles misaient sur un futur « *Argentinazo*¹⁴ » : Perón en Argentine provoquerait une réaction populaire, une levée des masses.
- 12 Ainsi, le retour de celui que le Président Lanusse reconnaissait comme un « leader mythique¹⁵ », relevait d'un considérable pari pour les Forces Armées. Le choix du qualificatif de « mythique » n'était d'ailleurs pas anodin : distinct du terme de « charismatique », il sous-entendait l'idée d'une construction de l'esprit ne reposant pas sur un fond de réalité. Depuis juillet 1972, toute la stratégie politique de Lanusse reposait sur cette constatation. Il s'agissait de défier¹⁶ Perón de revenir en Argentine, afin qu'au contact des faits, le mythe puisse se dissoudre : le leader se trouverait alors dans l'obligation de choisir entre les tactiques contradictoires qu'il encourageait simultanément, et ne bénéficierait plus des bienfaits que la distance lui conférait pour alimenter son charisme.
- 13 L'enjeu consistait donc à préparer l'imminente arrivée de Perón sur le sol argentin dans des conditions telles, que l'illusion longuement entretenue d'un retour triomphal, d'un grand soir justicialiste, fût ouvertement invalidée sur l'espace public. Pour ce faire, dès le 13 novembre au soir, les autorités militaires renforcèrent l'état de siège déjà en vigueur, par une série de mesures qui visaient à contrôler la Capitale et le Grand Buenos Aires. S'il était question officiellement de « garantir la sécurité de Perón » et « la sécurité collective et individuelle de tous les habitants¹⁷ », la raison véritable semblait celle de ne donner aucune possibilité à l'*Argentinazo*. Les moyens mis en œuvre par l'armée, pour imposer sa maîtrise du territoire, furent considérables. Quatre jours avant l'événement, tous les points stratégiques de Buenos Aires (et de toutes les grandes villes) furent placés sous le contrôle des forces de l'ordre¹⁸. Dans le centre de la capitale, l'entreprise de télécommunication ENTel, toutes les stations de radio, de télévision, les centrales de transmission, les commissariats, garnisons militaires et les places principales furent investies par des troupes spéciales¹⁹. Le 14 novembre, des effectifs de la Brigade d'Infanterie furent détachés dans les secteurs « clefs » du Grand Buenos Aires, spécialement dans les quartiers Sud : Avellaneda, Lanús et La Matanza²⁰. L'occupation de ces zones traditionnellement populaires, ouvrières, et majoritairement péronistes, était bien la preuve que le gouvernement redoutait un éventuel débordement qui menacerait son autorité sur l'espace public. Toute manifestation ou concentration publique fut d'ailleurs interdite sur l'ensemble du territoire²¹.

- 14 Autour de l'aéroport d'Ezeiza, le déploiement de forces, destiné à empêcher les « retrouvailles » entre le leader et son peuple, fut d'autant plus imposant et largement dissuasif. Environ 35 000 hommes²² furent placés sur les lieux. Des contingents furent même déplacés de province. Les limites de l'aéroport furent survolées en permanence par des effectifs des Forces Aériennes et des hélicoptères surveillèrent les alentours ; quant aux voies d'accès à la zone, elles furent confiées à des soldats équipés d'armes de pointes, accompagnés de chars blindés. Enfin, 150 tireurs spécialisés de la Police Fédérale furent postés aux points stratégiques de l'aéroport.
- 15 Les moindres détails de ces mesures « préventives » furent rendus publics dans les médias, à travers une immense et insistante campagne de dissuasion de l'opinion. Des communiqués furent quotidiennement publiés dans tous les grands journaux, et des recommandations officielles furent régulièrement diffusées à la radio et la télévision²³. Il s'agissait bien sûr de décourager les éventuelles velléités manifestantes, afin que Perón ne fût pas reçu par « un million d'argentins venus [le] chercher²⁴ » pour le ramener au pouvoir.
- 16 Cet énorme déploiement de force était révélateur du pari que devait gagner le gouvernement : il fallait prouver que l'armée avait la situation en main, pour ne pas laisser le terrain au péronisme, ni à la mobilisation populaire qui le restituerait dans son rôle de leader. Perón devait revenir au pays comme un « citoyen ordinaire », sans engendrer de cataclysme politique. Si l'Argentine s'habituaît à vivre avec lui, son charisme s'en trouverait affaibli et la preuve serait faite que des élections libres pouvaient avoir lieu sans son indésirable ingérence.

Perón « gage de paix ».

- 17 De son côté, Perón ne resta pas sans réagir face au défi qui lui était lancé : il avait conscience de la menace qu'il pouvait représenter pour les autorités militaires au pouvoir, et il en jouait. S'il n'était pas candidat aux élections présidentielles, il en profita pour se poser en arbitre de l'union nationale. En octobre 1972, le vieux général avait d'ailleurs envoyé à la Junte des Commandants un décalogue de propositions pour la transition démocratique²⁵. Ce document était surtout un « prétexte » pour se forger l'image d'un artisan de la paix et de la reconstruction du pays, face à un gouvernement militaire de plus en plus impopulaire. C'est donc dans un premier temps par des mécanismes discursifs que le général réactivait sa qualité de leader national. Il réaffirmait ainsi sa qualité d'énonciateur premier, définissant par-là même la relation qu'il entretiendrait avec les destinataires de son discours. Perón inscrivait son retour sous le signe de la grande réconciliation et cherchait à se placer au *centre* de la scène politique, afin de démontrer aux militaires, et surtout aux Argentins, que la démocratie qui se préparait impliquait nécessairement son retour au pouvoir.
- 18 À partir de l'annonce de son arrivée pour le 17 novembre, Perón multiplia les « messages au peuple argentin », les interviews personnelles avec les journalistes étrangers et les conférences de presse au cours desquels il se présentait comme l'homme providentiel de l'Argentine : un contre-pouvoir exilé, mais populaire, face au régime illégitime des militaires. Sa dernière déclaration du 16 novembre est un bon résumé du message général qu'il ne cessa de réitérer pendant une semaine :
- « hago una exhortación al pueblo argentino para que, hermanados todos los argentinos, seamos capaces de enfrentar este momento decisivo de nuestra historia con la mayor tranquilidad y con la hermandad más absoluta: somos todos argentinos y no creo que haya nada que pueda separarnos cuando estemos en la tarea de servir al país. [...] Es así que yo pido al pueblo argentino, sin distinción de matices ni categorías políticas, que sepan interpretar mi viaje como una empresa de paz y de pacificación »²⁶ (nous soulignons).
- 19 Avec une certaine insistance, le nouveau Perón s'érigéait donc en pacificateur du pays. Dans une interview au *Giornale d'Italia*, le 15 novembre, il alla jusqu'à dire :

« No tengo odios, ni rencores. No es tiempo de pensar en las revanchas. Retorno como pacificador de los ánimos. Sólo por esto me he decidido a poner fin a mi exilio. Me llaman, voy. [...] no tengo gusto por la discordia ni ansia por el poder. » (nous soulignons)

20 À travers ses discours, il se donnait le rôle du sauveur national, seul capable d'initier la marche vers la normalisation institutionnelle. Comme l'ont déjà fait remarquer Silvia Sigal et Eliseo Verón, ce modèle de « l'arrivée » n'était pas sans évoquer une sorte de rejeu des discours « fondateurs » du péronisme, ceux-là même qu'il avait prononcés à son avènement sur la scène politique²⁷. Se plaçant à nouveau dans une position distante (celle de l'« exil »), insistant sur sa position d'extériorité vis-à-vis de ses destinataires (« le peuple argentin »), il rétablissait verbalement le rôle de ces derniers, et la relation qu'ils devraient entretenir avec le leader²⁸. Il caractérisait d'ailleurs son action comme un service rendu (« On m'appelle, je viens »). Il devenait ainsi l'arbitre venu d'ailleurs, pour contribuer à la réconciliation de tous les Argentins, dans une sorte de sacrifice patriotique qu'il exécuterait sous le mandat implicite du peuple. Ce Peuple auquel il proposait ses services ne se limitait d'ailleurs plus au seul peuple péroniste. Perón n'était plus seulement le leader justicialiste, il redevenait aussi « l'indiscutable Conducteur des Argentins²⁹ », celui dont le retour permettrait de dépasser les divisions politiques pour retrouver l'intérêt supérieur de la Patrie.

21 Sa présence imminente sur le sol du pays était d'ailleurs présentée comme un événement crucial, un « moment transcendantal³⁰ ». La C.G.T. parlait d'une « nouvelle étape historique de la vie nationale³¹ », quant aux Forces Armées, elles admettaient qu'il s'agissait d'une « résolution définitive des désaccords qui, pendant des décennies, ont divisé le peuple argentin³² ». Même le journal *La Opinión* concluait le 17 novembre :

« Es probable que hoy el país comience a cerrar un ciclo histórico, para abrir una nueva instancia de su acontecer político. »

22 Pour beaucoup d'Argentins qui subissaient une crise sans précédent, Perón incarnait, en effet, une certaine représentation de l'Argentine plénipotentiaire et prospère des années 50. Après la destruction, s'annonçait, avec le retour de l'homme providentiel, l'espoir d'une renaissance du pays vers un avenir meilleur. Toute cette semaine était donc dominée par le sentiment que, dans les retrouvailles avec Perón, c'est le peuple argentin tout entier qui se retrouverait lui-même.

23 Ce thème du « *reencuentro* » (retrouvailles) physique et direct avec le leader était d'ailleurs central dans le discours péroniste. L'appel à la mobilisation n'était jamais complètement officiel, mais il était sans cesse sous-entendu. Le comité central de la C.G.T., par exemple, décréta la grève générale pour le 17 « dans le but de garantir une mobilisation effective des travailleurs³³ ». Perón laissait aussi planer le doute le 15 novembre dans le *Giornale d'Italia* :

« Son millones los argentinos que tienen todavía confianza en mí. ¿Cuántos saldrán a recibirme al aeropuerto de Ezeiza? No sé, 100, 200, acaso más. Depende... si permiten a todos venir. Yo de todos modos los espero a todos. [...] Será un gran día » (nous soulignons).

24 Quant au secrétaire du mouvement justicialiste, Juan Manuel Abal Medina, il répondit par ces mots à un journaliste qui l'interrogeait sur le dispositif militaire à Ezeiza :

« Sí, conocemos todo eso... Pero lo nuestro es un hecho natural y espontáneo... El pueblo peronista va a concurrir a recibir a un viajero y eso no significa realizar una reunión pública.[...] entre las 300 personas³⁴ que recibirán a Perón en Ezeiza, se incluirá a representantes de todos los partidos políticos, pero el gran recibimiento lo tributará el pueblo » (nous soulignons).³⁵

25 Même si dans la réalité, il semble qu'aucun préparatif n'était prévu par les autorités péronistes pour mobiliser les foules à Ezeiza, tous jouèrent sur l'ambiguïté d'une possible manifestation spontanée du peuple allant chercher son leader... À l'image du 17 octobre 1945³⁶.

26 Ainsi, en adoptant une attitude généreusement désintéressée, de vieux sage sans ambition, de rassembleur serein, Perón renforça sa centralité au sein des problématiques nationales. Alors

que des élections – auxquelles il ne participerait pas – se préparaient, il se présentait comme la seule figure politique capable d'endiguer la crise sociopolitique qui secouait l'Argentine. Mais à travers un double discours, il jetait aussi le doute sur un éventuel « *Reencuentro* », qui n'était pas loin de faire penser à « *l'Argentinazo* » redouté par les militaires. Il laissait ainsi croire en son pouvoir de mobilisation contre la dictature. En jouant sur les deux tableaux, il se montrait capable de canaliser les attentes créées par le contexte social et politique ; il préparait ainsi sa réinsertion physique « au cœur des choses », sur une scène politique dont les termes avaient changé depuis son départ.

Le phénomène Montonero : de la guérilla à la mobilisation de masses

27 Dans ce contexte de tensions extrêmes sur l'espace public de Buenos Aires, l'organisation Montoneros représenta un autre facteur crucial. Cette organisation, qui « ne dépassait pas les 20 militants³⁷ » à la fin de 1970, avait commencé sa vertigineuse croissance à partir de 1971, pour devenir, en novembre 1972, un mouvement capable de mobiliser des milliers de jeunes péronistes.

28 Depuis les premiers mois de 1972, les Montoneros étaient devenus des référents dans la lutte contre la dictature, et recrutaient des centaines de militants des Jeunesses Péronistes qui s'identifiaient avec enthousiasme aux actions des groupes armés. L'organisation s'était doté, en juillet, d'une structure nationale, la « JP Régionales³⁸ », afin de transformer les adhésions politiques en une véritable force organisatrice et mobilisatrice. Cette structure permettait aux Montoneros d'utiliser les espaces d'activité légale qui s'étaient ouverts avec le G.A.N. : la création de centaines de locaux et d'Unités de Base dans les quartiers –et bidonvilles notamment– accrut considérablement et modifia leur activité militante.

29 Grâce aux JP Régionales, les Montoneros atteignirent en peu de temps une large visibilité au sein du mouvement péroniste. En effet, au début de l'année, Perón avait déjà nommé le porte-parole de l'organisation, Rodolfo Galimberti, représentant de la Jeunesse au Conseil Supérieur Justicialiste. De même, le 2 novembre 1972, quelques jours avant le Grand Retour, Juan Manuel Abal Medina fut désigné Secrétaire Général du Mouvement Justicialiste. S'il n'était pas Montonero, mais d'obédience nationaliste, son nom était associé à son frère Fernando Luis, le héros Montonero tué en 1970 ; sa nomination pouvait s'interpréter comme un geste de Perón en faveur des milieux révolutionnaires.

30 En novembre 1972, La JP Régionales apparaissait donc comme l'organisme qui possédait le plus grand pouvoir de mobilisation au sein du péronisme, et les Montoneros se posaient en héros de la lutte contre le régime et pour le pouvoir populaire. La pression était permanente : ils réalisaient régulièrement des réunions politiques ou des manifestations de quartier, et centraient leur discours politique sur la mobilisation, l'affrontement à la dictature et le soutien aux organisations armées. Le 28 juillet, la JP avait déjà réuni 15 000 personnes dans un stade de Nueva Chicago au cours d'un meeting de soutien aux prisonniers politiques. Durant le rassemblement, les slogans affichaient leur contenu combatif :

« Juventud Presente / Perón, Perón o muerte »

« A la lata al latero / los ranchos peronistas son fortines montoneros »

« Qué lindo, qué lindo que va a ser Lanusse bajo la tierra y Perón en el poder »

« Fusiles, machetes / por otro 17 »

« el socialismo nacional, como quiere el General »

« Si Evita viviera sería Montonera ». (nous soulignons)³⁹

31 Ces slogans marquaient fortement la volonté des Montoneros de s'ériger en avant-garde du mouvement péroniste, en intermédiaires du peuple auprès de Perón. Ils se référaient ainsi au passé mythique péroniste (référence à Eva Perón, à un « autre 17 » octobre), mais qui, dans le

présent, serait rejoué par de nouveaux acteurs : une avant-garde (référence aux fusils symboles de la nouvelle gauche) qui communierait à la fois avec les « humbles » (ceux des bidonvilles, les « *ranchos* »), et interpréterait ce que « veut le Général ». Avec le retour du leader, leur vision de la « Patrie socialiste » s'imposerait donc nécessairement.

32 La capacité mobilisatrice de la JP-Montoneros représentait donc un danger majeur pour les militaires, au moment même où se dessinait le retour de Perón. D'autant que, depuis juillet, les jeunes militants menaient l'offensive dans les rues de la ville, en peignant sur les murs des slogans de mauvais augure, dont le fameux « *Luche y Vuelve* »⁴⁰. À l'apogée de leur succès, ils avaient le sentiment qu'ils devaient jouer un rôle décisif –de mobilisation et d'avant-garde– dans cet événement au cours duquel ils pourraient « démonter définitivement le G.A.N. et créer les meilleures conditions pour accéder ensuite au pouvoir populaire⁴¹ ». Le 9 novembre 1972, 800 jeunes de la JP se réunissaient dans la Faculté d'Architecture de Nuñez afin d'organiser « la mobilisation pour le retour de Perón ». À cette occasion, Galimberti appela à la Marche massive sur Ezeiza et ajouta cette phrase célèbre : « *El que tenga piedras que lleve piedras ; el que tenga algo más que lleve algo más* »⁴². Au même moment, l'éditorial du numéro spécial de *En Lucha*, une revue du péronisme révolutionnaire, convoqua à :

« estrechar filas y a levantar en la lucha más alta que nunca, las banderas populares y antiimperialistas del peronismo. »

33 Quelques jours plus tard, les 11 et 12 novembre, les JP Régionales organisèrent à Santa Fe un Congrès National pour le retour du général Perón, sous la consigne de : « gagner la rue pour Perón ». Les mots étaient jetés, la rue était au centre de tous les regards et de la stratégie de ce mouvement conscient de son pouvoir de mobilisation : c'était un territoire à gagner, à occuper, pour lequel il fallait se battre, afin qu'avec le retour de Perón, ce soit le Peuple qui accédât au pouvoir. Pour l'organisation, le 17 novembre apparaissait donc comme une occasion rêvée de faire la démonstration de sa capacité de déploiement sur l'espace public, non seulement aux militaires, mais aussi à Perón.

34 À la veille de l'arrivée du Général, la tension sur l'espace public était donc à son comble. L'espace de la capitale et du Grand Buenos Aires représentait un enjeu de poids, et apparaissait comme la scène sur laquelle pouvaient se jouer tous les bouleversements. Le 17 novembre en fin de matinée, l'avion du leader atterrit finalement à Ezeiza : l'« *Argentinazo* » redouté ou attendu n'eut pourtant pas lieu. Du côté des autorités, l'énorme dispositif militaire permit de sauver les meubles et de démontrer que l'armée avait encore la situation en main. Néanmoins, en plaçant la perspective de son retour sous un double auspice, Perón avait commencé à mettre en place les éléments qui lui permettraient de rétablir son *charisme* : pour certains, il était la condition nécessaire à la transformation sociale et politique, pour d'autre il devenait le seul garant de la paix sociale. Il concentrait ainsi les espoirs collectifs du moment. Restait à créer la fiction qui matérialiserait les conditions de sa représentativité. Par ailleurs, de nombreux militants⁴³, encadrés, pour la plupart, par le service d'ordre des JP, avaient cherché à s'approcher de l'aéroport, ce 17 novembre. S'ils n'avaient pas pu percer les barrages des forces de l'ordre, ils s'étaient tout de même fait remarquer par leur grande organisation et leur opiniâtreté⁴⁴. Il faudrait désormais compter avec leur capacité de mobilisation.

Le retour de Perón et l'avènement public des JP comme avant-garde de la lutte populaire

35 Pendant 28 jours, Perón résida dans sa maison de la rue Gaspar Campos à Vicente Lopez, une banlieue chic de Buenos Aires. Il y reçut quotidiennement les figures politiques de l'époque et chercha à constituer un vaste front électoral qui pourrait garantir au Justicialisme un triomphe assuré et écrasant aux élections de 1973. De ces négociations naquit le FREJULI⁴⁵. Pendant ce temps, les rues qui entouraient la villa accueillaient les foules venues saluer leur leader, dans

une sorte de pèlerinage incessant. Ces mobilisations furent l'occasion de mettre en scène le fameux *reencuentro*, les retrouvailles avortées la veille à Ezeiza ; des retrouvailles entre Perón et un « peuple » dont la nature avait changée.

Le leader et son peuple : le spectacle du retour

36 Entre le 18 et le 20 novembre 1972, le défilé des manifestants autour de la maison de Perón fut ininterrompu⁴⁶. Pendant ces trois jours, se mit en scène, sous les balcons de la villa de Gaspar Campos, le rétablissement de l'union mystique qui liait traditionnellement le leader péroniste aux « masses »⁴⁷. Perón apparut à sa fenêtre plus de 25 fois, pour rétablir et marquer aux yeux de tous –photographes et caméras de télévisions à l'appui– sa condition de *Caudillo* populaire.

37 Dès son arrivée le 17 novembre, le vieux Général exprima sa volonté de donner la priorité à la rencontre directe avec les masses, source de son charisme. Il annula d'ailleurs une conférence de presse prévue pour le soir même, sous prétexte qu'il n'avait « pas pris contact avec son peuple⁴⁸ », et sa première apparition le 18 novembre à 7 h 30 fut significative :

« Perón sonrió y levantó los brazos con su clásico saludo. El público aplaudió y coreó su nombre ».⁴⁹

38 Cette image d'un Perón souriant, bienveillant, offrant la grande accolade à la foule depuis son balcon, laissait une impression de déjà-vu : on retrouvait ici l'un des gestes fondateurs du rituel péroniste, celui que Perón avait inauguré le 17 octobre 1945 lorsqu'il était apparu les bras ouverts au balcon de la Casa Rosada, comme pour faire embrasser les milliers de personnes présentes sur la Place de Mai. Les schémas traditionnels du dialogue leader/masses se remirent alors immédiatement en place :

–“yo quisiera que me dejen descansar” [...].

La gente, entretanto, gritaba e interrumpía la conversación que se había iniciado.

–“Yo también quiero dialogar con ustedes pero mejor lo hacemos en otro momento.”⁵⁰

39 Dans cette scène, chacun des acteurs en présence semblait chercher à restaurer le dialogue : cette relation directe, cet échange symbolique entre le leader et la foule qui caractérisait les rassemblements péronistes.

40 À travers une multitude de petits gestes, de paroles symboliques, Perón sut d'ailleurs se rendre proche du peuple pour communiquer et interagir avec lui. Tout d'abord, Il démontra, à plusieurs reprises, sa capacité à parler avec simplicité aux manifestants. Pour cela, il se dirigea souvent directement vers quelqu'un du public. Son vocabulaire était trivial et empreint parfois d'humour populaire ; comme dans cette anecdote cocasse au cours d'un de ses nombreux discours :

« Ante una nueva interrupción Perón pidió silencio y dijo : “Aquél del bombo, que lo deje descansar un poco ».⁵¹

41 De même le 19 novembre, alors que le leader s'apprêtait à parler à son assemblée, un manifestant qui l'acclamait, l'en empêcha. Il l'interpella : « ¿Hablas vos o hablo yo? »⁵². Un autre jour, il s'écria : « Primero escuchénme a mí... Después gritan todo lo que quieran. »⁵³. Ce ton populiste et populaire était un élément important du dialogue qui se réinstallait entre le *caudillo* et son peuple. Perón créait ainsi une complicité avec son auditoire, tout en réaffirmant sa qualité d'orateur premier : c'est lui qui devait mener le jeu.

42 Parfois, cette familiarité qu'il entretenait avec la foule semblait même mise en scène. Le 18 novembre par exemple, il se présenta à sa fenêtre, habillé d'un pyjama⁵⁴. Ce spectacle participait ainsi à l'élaboration d'un lien personnel, presque familial entre le leader et les masses : elle donnait à la foule le sentiment qu'elle partageait l'intimité de Perón, que le lien qui existait entre eux, dépassait la seule dimension politique. De même, l'échange spécial fut physiquement théâtralisé quand l'un des manifestants tendit à Perón un « Pochito⁵⁵ », ce bérêt

bleu et blanc popularisé pendant le premier péronisme. Lorsque Perón le mit sur sa tête, il scella un peu plus sa relation privilégiée avec la foule, de la même manière qu'il l'avait fait le 17 octobre 1945 lorsque des manifestants étaient montés au balcon de la Casa Rosada pour lui faire parvenir des drapeaux et des fleurs⁵⁶.

43 Cependant, le Général réintroduisit aussi à plusieurs reprises les hiérarchies : le ton paternaliste qu'il utilisait lui permettait en effet de réaffirmer son autorité. Durant ces journées, il réédita plusieurs fois cette opération, au cours de laquelle il se posait en guide, en sage protecteur. Le 18 par exemple, il s'adressa à des manifestants perchés aux poteaux électriques :

« Les pido que tengan cuidado que se pueden lastimar con los cables de alta tensión. Ya hemos tenido el gusto de verlos, de saludarlos, ahora quédense un poco tranquilos. »⁵⁷

44 L'accent sentencieux de ses paroles le plaçait au-dessus des masses desquelles il se différenciait par l'usage de la troisième personne du pluriel. Le 19, il recommença :

« Disfruten de este día maravillosamente peronista, pero con prudencia ». ⁵⁸

45 Plus tard, dans la même journée, il s'inquiéta :

« Les pido que anden con tranquilidad y con prudencia porque hay muchas chicas y chicos de nuestro movimiento. ¡Tengan cuidado! »⁵⁹

46 Là encore, ses paroles rappelaient fortement les mots qu'il avait prononcés vingt-sept ans plus tôt⁶⁰. Tout comme il l'avait fait le 17 octobre 1945, Il donnait des conseils à la foule, tel un « grand frère⁶¹ » ou une figure paternelle. Il définissait ainsi la nature de ses liens avec l'assemblée et fixait les rôles de chacun, dans cette relation qui se rétablissait après 18 ans d'absence : celui du peuple observant et confiant, celui du leader qui parle et agit.

47 À peine arrivé en Argentine, Perón confirma donc publiquement sa condition de leader. En réactivant uns à uns les gestes, les symboles, les rituels directement associés à un imaginaire politique péroniste largement centré sur la glorification de sa personnalité, il remit en place les conditions de son *charisme*. Il s'imposa, depuis sa maison de Gaspar Campos au centre d'une scène politique pourtant encore placée sous l'autorité du régime militaire. Bien que n'ayant plus accès au centre physique du pouvoir –symbolisé par la Place de Mai et la Casa Rosada–, il remit en place les bases mythiques de sa légitimité, pour se placer « au cœur des choses ».

48 Cependant, la réactivation de cet appareil symbolique supposait également une adaptation, un réajustement au nouveau contexte politique et aux nouveaux acteurs en présence. Certains éléments de ce « merveilleux » spectacle des retrouvailles laissaient d'ailleurs apparaître les tensions engendrées par la nouvelle configuration que prenait la mobilisation. Le public réunit devant la villa de Gaspar Campos, l'avait obligé à réitérer ses injonctions au calme et semblait lui signifier qu'il aspirait à autre chose qu'à la passivité jusque-là assignée au « peuple » péroniste.

La « jeunesse merveilleuse », consacrée au premier plan

49 Si Perón, depuis son balcon, fut la « star » de ces 3 jours, dans la rue, les acteurs principaux furent les militants de la Jeunesse Péroniste. Ces derniers se firent en effet remarquer en permanence sur les lieux du « pèlerinage » ; ils y furent les plus visibles et les plus bruyants des manifestants. Dès le 18 novembre, lorsque Perón fit sa première apparition, leur présence se fit impérieuse :

« Una verdadera ovación se oyó, seguida de “Juventud, juventud presente, Perón, Perón o muerte” ». ⁶²

50 Avec ce slogan qui leur était propre, les JP attirèrent ainsi immédiatement l'attention et furent alors les premiers à être vus et entendus par le leader, médiatisant les premiers instants de la reprise de contact. Ils furent aussi les plus nombreux et les plus remarqués : tous les

articles⁶³ s'accordent à décrire l'aspect juvénile de la grande majorité des manifestants réunis à G. Campos. Munis de nombreuses banderoles identitaires, ils inscrivent visuellement leur présence et affichèrent souvent un haut niveau d'organisation⁶⁴.

51 Les jeunes militants s'érigèrent d'ailleurs très vite en véritables meneurs improvisés de la mobilisation. Ils mirent en effet les structures de leur mouvement au service de l'événement et s'arrogèrent, dès le 18 novembre, la responsabilité de l'organisation et de la sécurité des lieux⁶⁵. Lorsque les manifestants arrivaient à la gare de V. Lopez, les « membres de la Jeunesse du Parti Justicialiste leur indiquaient la conduite à adopter pour éviter les incidents, ainsi que le trajet à suivre jusqu'à Gaspar Campos »⁶⁶. D'autres militants organisaient la circulation. Le 19, des cadres de la JP, identifiables par un brassard ou un badge, fouillaient les personnes qui cherchaient à s'approcher de la zone du rassemblement. Vers 9 heures, des Montoneros en camionnette vinrent même installer une dizaine de haut-parleurs aux alentours de la maison de Perón, afin de diffuser les recommandations⁶⁷. Des postes de soins et d'attention au public furent également improvisés, ainsi que des distributions de nourriture⁶⁸. Les jeunes meneurs furent présents jour et nuit⁶⁹ pour surveiller les lieux.

52 De part leur nombre et leur activité, les membres des JP apparurent très vite comme les maîtres des lieux, et la zone de G. Campos donna l'impression d'être complètement appropriée par les manifestants. Le proche voisinage de la villa de Perón fut investi par les jeunes péronistes qui occupèrent tous les endroits possibles et imaginables afin d'apercevoir leur leader :

« Cualquier sitio era apropiado para ello: árboles, postes telefónicos o de luz eléctrica, las verjas y techos de casas vecinas. »⁷⁰

53 Le reste du quartier fut lui aussi régulièrement envahi par des petits groupes qui parcoururent les rues en manifestations bruyantes, comme pour bien signifier leur présence⁷¹. Cette prise de possession prend d'autant plus de sens lorsque l'on sait que la municipalité de Vicente Lopez était l'une des plus chics et huppées du Grand Buenos Aires. Très rapidement cet espace, habituellement tranquille, fut subverti par le comportement des jeunes « envahisseurs » qui dormirent dans les jardins ou dans les terrains vagues⁷², firent des graffitis sur les murs⁷³ ou grimperent sur les toits des maisons pour jeter de l'eau sur les manifestants qui avaient chaud.

54 L'occupation du territoire fut également marquée visuellement et concrètement par les nombreux panneaux et affiches installés par les membres des JP. Dans la gare de V. Lopez, des pancartes portaient les slogans « Président général Perón » et sur les quais des inscriptions à la bombe aérosol indiquaient ironiquement : « Peuple, c'est là qu'on descend »⁷⁴. Sur les murs des maisons qui entouraient la résidence de Perón, les graffitis « Quartier Saint Perón », « Rue Perón », « *Descamisados*, Zone Libérée, Montoneros et FAR » ou encore « Quartier occupé » signalaient une sorte de prise de pouvoir symbolique et théâtralisée d'un « Peuple » dont les JP-Montoneros seraient l'avant-garde autodésignée. Certaines inscriptions insistaient d'ailleurs sur ce rôle de premier plan que s'attribuaient les organisations armées :

« A Perón le da el cuero porque es Montonero ».

« Montoneros, FAP, FAR, Descamisados, trajeron al Macho »⁷⁵.

55 À travers ces slogans, le péronisme n'était pas seulement assimilé aux Montoneros, il lui était carrément substitué. Perón n'était plus le premier des *Descamisados*, il était avant tout Montonero. Ce n'était plus les Montoneros qui se voyaient attribuer la qualité de péronistes, mais bien Perón qui se voyait décerner la condition de Montonero.

56 Au sein du territoire argentin contrôlé par les militaires, le quartier de V. Lopez apparaissait comme une sorte d'enclave libérée par les JP-Montoneros, dans lequel se jouait le véritable pouvoir du peuple. Le slogan le plus chanté lors de ces journées est révélateur :

« La Casa de Gobierno / cambió de dirección / está en Vicente López / por orden de Perón ».

57 L'authentique et légitime pouvoir populaire n'était pas celui qui résidait à la Casa Rosada, mais bien celui de Perón à Gaspar Campos. Le commentaire du militant Jorge Pinedo est en ce sens illustrateur :

« En el ambiente se expande una sensación de doble poder, la misma que flotaba desde hace años, el popular y el de facto. »⁷⁶

58 Ainsi, sous les fenêtres de Perón, comme sous les yeux des militaires, se mettait en scène une sorte de *pronunciamiento* populaire dont les JP-Montoneros s'érigeaient en héros. Par l'appropriation et la symbolisation des alentours de la villa de Gaspar Campos, ils transformèrent momentanément un *lieu* anodin en *espace* politique⁷⁷. Ils inscrivent spatialement le rôle qu'ils s'attribuaient auprès du peuple bridé par la dictature, mais aussi au sein du péronisme. D'une certaine manière, Perón semblait perdre le contrôle sur l'espace, et donc le sens, du rassemblement.

59 S'ils contribuèrent en partie au rejeu des symboles et des rituels qui produisaient le charisme de Perón (acclamation, mise en place du dialogue, esprit festif et populaire, etc.), ils s'emparèrent aussi du contrôle des événements, se présentant de fait comme des intermédiaires incontournables de la mobilisation. À l'intérieur de l'*espace* qu'ils avaient produit, ils s'imposaient comme les intermédiaires du contact leader-masse ; vers l'extérieur, ils devenaient les garants de la « zone libérée »⁷⁸. Leur pratique des lieux imposait ainsi une retranscription de la culture politique péroniste.

60 Face à cette omniprésence des JP, les militants syndicaux se firent éclipsés⁷⁹. Nous n'avons pas de détails précis sur la façon dont les organisations syndicales appréhendèrent l'événement, ni sur les mesures qui furent prises, ou non, afin de mobiliser les militants. Mais du point de vue symbolique et visuel, les syndicats furent les grands absents⁸⁰.

61 Les jeunes péronistes passèrent d'ailleurs pour les principaux concernés par les nombreux discours de Perón, alors que les syndicats ne furent jamais évoqués. À chaque allocution au balcon, le vieux leader se référa à la « Jeunesse » pour en faire l'éloge⁸¹. Il exprima son « extrême satisfaction de voir cette jeunesse argentine » qu'il qualifia de « mûre », et la félicita pour son « profond sens de la réalité ». Puis il ajouta :

« ...no puede haber mayor satisfacción que la de ver la cara de todos estos jóvenes, la expresión maravillosa de esta juventud que está dispuesta a luchar por la grandeza de la patria. ».

62 Chaque fois, les « jeunes » furent associés au vocabulaire du « futur ». Par exemple :

« Si el pasado es historia y el presente es lucha, el futuro es juventud. Es indudable que cuando un país tiene una juventud como la que tenemos nosotros, se puede confiar en su porvenir ».

63 S'il laissa entendre qu'ils étaient destinés à jouer un rôle déterminant pour l'avenir du pays, il insista aussi sur l'idée qu'ils avaient une tâche essentielle à mener au sein du mouvement péroniste. Il évoqua le « transfert générationnel qui implique de confier à la jeunesse nos drapeaux pour qu'elle les mènent au triomphe » et ajouta que « chaque jeune doit être le prédicateur de notre doctrine ». Ces mots restaient finalement assez flous, mais ils prenaient le sens d'une reconnaissance de l'action des JP, dans la mesure où l'assistance était dominée par leur présence. Pour ceux qui aspiraient à représenter l'avant-garde de la lutte populaire, et à l'heure où s'amorçait la campagne électorale, comment ne pas interpréter ces paroles comme la confirmation publique du rôle privilégié qu'ils étaient appelés à jouer au sein du « nouveau péronisme » ?

Conclusion

64 Cette appropriation des rues de V. Lopez par les jeunes péronistes fut vite dissoute le 20 novembre, quand les forces de police vinrent récupérer leur autorité sur cet *espace* nouvellement produit. Mais pendant trois jours, les alentours de la villa de Perón, occupés par les manifestants venus s'unir à leur leader, apparurent comme le microcosme d'un pouvoir –

qui se voulait populaire—, concurrent de celui des militaires. Perón s’était posé au *centre* de la scène politique, s’élevant simultanément en pacificateur, en opposant du régime militaire, en normalisateur institutionnel, en réconciliateur de la diversité, en serviteur du peuple. Par la suite, en réactivant l’appareil symbolique producteur de son *charisme*, il était parvenu à se replacer au « cœur des choses ». Cependant, le Vieux Général avait dû composer avec de nouveaux acteurs en scène. Le rituel de la mobilisation péroniste s’était ainsi vu resignifié par des manifestants qui en modifièrent les termes et la configuration. Imposant leur présence au moyen d’une occupation active de territoire, les Montoneros ne semblaient pas disposés à jouer le rôle du « peuple passif et confiant »⁸² vis-à-vis de son leader, tel qu’il avait été forgé par l’imaginaire péroniste traditionnel. La place qu’ils cherchaient à se forger au sein du mouvement, celle d’intermédiaires privilégiés auprès de Perón, entraînait une modification de poids dans la symbolologie et la forme des mobilisations. Elle introduisait par la même une tension ; celle qui se prolongerait par la suite, jusqu’à la rupture du 1^{er} mai 1974⁸³. Car en concédant à Perón la *centralité* d’un *espace* de mobilisation dont ils assuraient l’occupation, la production et la médiation, les jeunes militants contrevenaient au système de valeurs péroniste dont ils prétendaient hériter ; système qui posait que seul Perón était l’expression d’une volonté populaire qu’il mettait lui-même en scène.

Notas

1 Merci à Damián Herkovits, Pablo Ortemberg, Humberto Cucchetti et Moira Cristiá pour leurs lectures attentives et leurs précieux commentaires.

2 Eduardo Leonardi (1955) ; Pedro Aramburu (1955–1958) ; Arturo Frondizi (1958–1962) ; José María Guido (1962–1963) ; Arturo Illia (1963–1966) ; Juan Carlos Onganía (1966–1970) ; Roberto Levingston (1970–1971) ; Alejandro Lanusse (1971–1973). Frondizi et Illia arrivèrent au pouvoir au moyen d’élections, Guido assumait ses fonctions comme successeur de Frondizi, après que ce dernier ait été destitué par les militaires. Quant aux quatre autres, ils furent de purs produits de la prise du pouvoir par la force.

3 Guillermo O’Donnell a caractérisé de « jeu impossible » cette scène politique sur laquelle les règles étaient garanties par les Forces Armées et par l’exclusion de presque la moitié de l’électorat national favorable au péronisme, vidant de son sens la compétition entre les partis. Dans ce cadre, seuls deux acteurs fondamentaux s’avérèrent capables d’imposer leur veto sur le jeu politique: l’Armée et Perón. O’Donnell, Guillermo, “El juego Imposible: competición y coaliciones entre partidos políticos de Argentina, 1955 y 1966”, in *Autoritarismo y modernización*, Paidós, Bs. As, 1972, p. 180-213.

4 Parmi les règles fixées par les militaires pour atteindre la normalisation institutionnelle, figurait la clause de résidence. Celle-ci stipulait que tout candidat aux futures élections devait résider sur le sol argentin depuis le 25 août 1972. Cette clause excluait donc, de fait, la candidature du général Perón.

5 Le 20 juin 1973, Perón rentra définitivement au pays pour participer à de nouvelles élections présidentielles. La mobilisation qui eut lieu à cette occasion est l’une des plus grandes de l’histoire argentine. Ce jour-là, on estime qu’environ 2 millions de personnes allèrent accueillir le général Perón à l’aéroport d’Ezeiza. La grande cérémonie qui devait permettre les retrouvailles définitives du leader avec son peuple, soigneusement préparée par une commission composée de membres de la droite péroniste, tourna finalement au drame. Vers 14 heures, une fusillade éclata, entre les groupes de l’extrême droite du mouvement —armés de fusils et de mitraillettes et placés sur l’estrade depuis laquelle Perón devait s’adresser à la foule—, et des manifestants de la Tendance Révolutionnaire. À la fin de la journée, on compte 13 morts et 365 blessés.

6 Selon l’expression de Clifford Geertz dans son article « Centers, kings and charisma : reflections on the symbolics of power », in Ben-David, J, et Clark, T.N., *culture and its creators*, Presses de l’université de Chicago, 1977, pp. 150-171.

7 Le terme de symbole sera entendu ici comme une matérialité qui porte en elle l’immatériel, une chose visible qui montre l’invisible, un geste qui signifie une valeur.

8 Pour une analyse de la production de ces symboles et rituels de l’imaginaire péroniste lors du régime péroniste, voir : Plotkin, Mariano, *Mañana es San Perón. Propaganda, rituales políticos y educación en el régimen peronista (1946-1955)*, Caseros : Eduntref, 2007, 334 p.

9 Pour Geertz, le charisme “is a sign, not of popular appeal or inventive craziness, but of being near the heart of things”. Les centres “consist in the point or points of a society where its leading ideas come together with its leading institutions to create an arena in which the events that most vitally affect its members’ lives take place. It is involvement, even oppositional involvement, with such arenas and with the momentous events that occur in them that confers charisma”, in Geertz, Clifford, *Op. Cit.* Cependant, le célèbre texte de Geertz sur le charisme fait l’objet d’interprétations diverses, parfois même contradictoire. Pour une utilisation culturaliste de la notion geertzienne de *centre*, voir, Herkovits, Damián, « Rituales políticos y centros carismáticos : un estudio sobre las escenificaciones del poder », in *Avá, revista de antropología*, Posadas, Misiones, n°6, décembre 2004, p. 50-59. Pour une interprétation plus spatiale, se référer à Visacovsky, Sergio, *El Lanús. Memoria y política en la construcción de una tradición psiquiátrica y psicoanalítica argentina*, Madrid/Buenos Aires: Alianza Editorial, 2002, p. 160.

10 Les élections étaient prévues pour le 11 mars 1973.

11 À ce sujet, voir l’article de Sebastián Barros et Gustavo Castagnola, « The political frontiers of the social : Argentine politics after Peronist populism (1955-1973) », in Howarth, David R., Norval, Aletta J., Stavrakakis, Yannis, *Disourse Theory and Political Analysis Identities. Hegemonies and Social changes*, Manchester University Press, 2000, p. 24-37.

12 C’est par ces termes que Perón appelait les mouvements de guérilla péronistes. L’opposition armée était un atout capital dans sa stratégie. Il encourageait depuis Madrid les « Formations Spéciales » qui constituaient un moyen de pression très efficace sur le pouvoir militaire. Parallèlement, le climat d’agitation en Argentine lui permettait de se forger une image de pacificateur, seul capable d’apaiser la situation de conflit et de violence.

13 Le climat général de rejet de la dictature militaire s’accompagnait d’une sorte de justification de la violence parmi de vastes secteurs progressistes de la société. La réponse répressive du gouvernement ne fit que confirmer cette idée que la violence constituait un recours valide, peut-être le seul.

14 Littéralement « coup des Argentins », sorte de grande mobilisation populaire destinée à rétablir Perón au pouvoir et, par-là même, retrouver l’essence nationale argentine.

15 « señalaron las fuentes oficiales que el gobierno reconoce a Perón como a un “líder mítico” ». *La Nación*, 14 novembre 1972.

16 Dans un discours prononcé au Collège Militaire, le 27 juillet 1972, Lanusse défia publiquement Perón : « [...] si Perón necesita fondos para financiar su venida, el Presidente de la República se los va a dar. Pero [...] no voy a admitir que corran más a ningún argentino, diciendo que Perón no viene porque no puede. Permitiré que digan : porque no quiere. Pero en mi fuero íntimo diré: porque no le da el cuero para venir ».

17 *La Nación*, 15 novembre 1972.

18 *La Nación*, 14 novembre 1972.

19 *La Opinión*, 15 novembre 1972 et 17 novembre 1972.

20 *La Nación*, 15 novembre 1972.

21 *Ibid.*

22 *La Nación* et *La Opinión*, 17 novembre 1972.

23 Voir par exemple le Communiqué du Corps N°I des Forces Armées, *La Nación*, 16 novembre 1972.

24 Comme Perón l’annonçait à la fin du mois d’octobre 1972, dans l’interview qu’il accordait au *Figaro*.

25 « *Bases minimum pour l’accord sur la reconstruction institutionnelle* », Annexe II de *Notes et études documentaires*, la Documentation Française, 15 septembre 1974, N° 4110-4111, p. 48.

26 *La Opinión*, 17 novembre 1972.

27 4 juin 1943, le coup d’État du Groupe des Officiers Unis mit fin à plus de 10 ans de gouvernements conservateurs et frauduleux en Argentine. Il donna naissance à un gouvernement militaire, qui, dans le contexte de la Seconde Guerre Mondiale, ne cachait pas ses sympathies pour les forces de l’Axe. Parmi les membres du G.O.U., le Colonel J. D. Perón s’imposa peu à peu au sein du gouvernement. Depuis le Secrétariat du Travail, il mena une politique de rapprochement avec les syndicats afin de donner une assise populaire au régime. À partir de 1945, alors que la situation internationale se retourna en faveur des Alliés, les militaires virent leur légitimité contestée. Pendant plusieurs mois, les rues de Buenos Aires furent parcourues par des manifestations d’opposition appelant à un retour à la Démocratie. Le 9 octobre 1945, le vice-président J.D. Perón, fut poussé à démissionner puis emprisonné. Mais le 17 octobre, la C.G.T. déclara la grève générale pour le 18, et des milliers de manifestants, venus des banlieues ouvrières, envahirent le centre de la Capitale pour demander sa libération. Quelques heures plus tard, sur

la Place de Mai, Perón et la foule lièrent leur destin au cours d'un « dialogue fantastique » qui consacra la naissance du nouveau mouvement péroniste et de son leader. En février 1946, il fut élu démocratiquement à la Présidence de la Nation Argentine. Dans leur étude désormais classique, notamment des discours prononcés par Perón entre 1944 et 1946, Silvia Sigal et Eliseo Verón ont analysé les fondements discursif du phénomène péroniste. Sigal, Silvia, Verón, Eliseo, *Perón o Muerte. Los fundamentos discursivos del fenómeno peronista*, Buenos Aires: Eudeba, 2003, p. 31.

28 *Ibidem*

29 Message de J.-M. Abal Medina, secrétaire général du mouvement Justicialiste, *La Opinión*, 17 novembre 1972.

30 Conférence de presse de Cámpora, *La Nación*, 14 novembre 1972.

31 *La Nación*, 15 novembre 1972.

32 *La Nación*, 17 novembre 1972.

33 *La Nación*, 15 novembre 1972.

34 Seule une délégation de 300 personnes, composée de dirigeants péronistes et syndicaux et de représentants des partis politiques, fut autorisée par les Forces Armées à accueillir Perón à l'aéroport.

35 *La Nación*, 16 novembre 1972.

36 La grande manifestation du 17 octobre 1945 est traditionnellement considérée par l'historiographie comme l'événement fondateur du mouvement péroniste, mais aussi comme un élément clef pour comprendre et « expliquer » la « nature », « l'essence véritable » de celui-ci. Ce jour-là, des milliers de manifestants, venus des banlieues ouvrières, parcoururent le centre de la ville pour converger sur la Place de Mai et réclamer la libération de J. D. Perón. Vers minuit, Perón se montra en effet à la foule qui l'attendait depuis plusieurs heures : depuis les balcons du siège du gouvernement, la *Casa Rosada*, il établit un contact direct, un échange spécial et symbolique entre lui et les manifestants. Cette journée marqua la consécration du leader, et la naissance de sa relation d'interdépendance avec « les masses ouvrières » réunies sur la place.

37 Gillespie, Richard, *Soldados de Perón. Los Montoneros*, Buenos Aires : Grijalbo, 1987, p. 152-153.

38 6 Régionales ayant chacune à leur tête un délégué qui les représentait à la direction nationale que conduisait Rodolfo Galimberti.

39 Cité par Anzorena, Oscar, *Tiempos de utopía y violencia. Del golpe de Onganía (1966) al golpe de Videla (1976)*, Buenos Aires: Ediciones del Pensamiento Nacional, 1998, p. 190.

40 Baschetti, Roberto, *De la guerrilla peronista al gobierno popular. Documentos (1970-1973)*, La Plata : Editorial de la Campana, 1995, p. 20.

41 *La Opinión*, 14 novembre 1972.

42 *La Nación*, 10 novembre 1972.

43 30 000 selon Roberto Baschetti, *Documentos (1970-1973)*, p. 21.

44 Dans les alentours de l'aéroport, une sorte de lutte frontale déséquilibrée se joua alors entre des soldats pourvus de mitraillettes et de tanks, et de jeunes militants armés de sels de fruits pour contrer les effets des gaz lacrymogènes et d'oignons pour éloigner les chiens des militaires.

45 Le *Frente Justicialista de Liberación* réunissait : le Mouvement d'Intégration et Développement, le Parti Populaire Chrétien, le Mouvement Socialiste pour la Libération Nationale, et le Parti Conservateur Populaire.

46 *La Opinión* du 19 novembre 1972 estime qu'environ 100 000 personnes seraient passées devant Gaspar Campos au cours de la journée du 18.

47 Dans son étude intitulée, *Mañana es San Perón*, Mariano Plotkin a montré l'importance de ce contact direct entre Perón et le « peuple » inauguré lors de la mobilisation du 17 octobre 1945 depuis les balcons du siège du gouvernement (la *Casa Rosada*). Par la suite, les mobilisations rituelles, visant à recréer les sources de la légitimité du leader constituèrent un élément clef de la propagande mise en place par le régime péroniste (1946-1955). Le 17 octobre 1945, en particulier, fit l'objet d'une célébration annuelle au cours de laquelle était renouvelé symboliquement le pacte de cohésion et de loyauté entre Perón et son « peuple » réuni sur la Place de Mai. Plotkin, Mariano, *Op. Cit.*

48 *La Opinión*, 18 novembre 1972.

49 *La Nación*, 19 novembre 1972.

50 *Ibid.*

51 *La Nación*, 20 novembre 1972.

52 *La Opinión*, 23 novembre 1972.

53 *Ibid.*

54 *La Nación*, 19 novembre 1972.

55 « Pocho » était le surnom affectueux et populaire traditionnellement donné à Juan D. Perón.

56 *La Prensa*, 18 octobre 1945. Cette scène rappelle aussi le rassemblement du 14 décembre 1945, lorsqu'un manifestant tendit à Perón une chemise attachée au manche d'un drapeau, et fit ainsi de lui le premier des « sans-chemises » (*descamisados*).

57 *La Nación*, 19 novembre 1972.

58 *La Nación*, 20 novembre 1972.

59 *Ibid.*

60 Par exemple : « Recuerden que entre todos hay numerosas mujeres obreras que han de ser protegidas aquí y en la vida por los mismos obreros », *La Prensa*, 18 octobre 1945.

61 Le 17 octobre 1945, Perón avait dit à la foule de la Place de Mai : « Les pido como un hermano mayor que retornen tranquilos a su trabajo. [...] Recuerden que entre todos hay numerosas mujeres obreras que han de ser protegidas aquí », *Ibid.*

62 *La Nación*, 19 novembre 1972.

63 Par exemple, *La Nación*, 19, 20 et 21 novembre 1972 ; *La Opinión*, 19, 20, 21 et 23 novembre 1972.

64 *La Opinión*, 21 novembre 1972.

65 « Después de las 20, varios integrantes de la JP improvisaron una reunión en una casa en construcción [...] varios oradores destacaron la importancia del retorno de Perón y anunciaron su intención de evitar incidentes y de controlar el acceso a las zonas aledañas para evitar infiltrados de otras facciones. », *La Nación*, 19 novembre 1972.

66 *Ibid.*

67 *La Nación*, 20 novembre 1972.

68 Une « soupe populaire » gratuite fut même organisée. *La Opinión*, 21 novembre 1972.

69 « militantes [...] de la juventud del Movimiento, permanecieron durante toda la noche del sábado y del domingo, formando una custodia », *Ibid.*

70 *La Nación*, 19 novembre 1972.

71 « A medida que los grupos se desprendían del epicentro de la reunión, se iban formando manifestaciones menores que se desplazaban por las distintas calles de la zona. Voceando los ya conocidos estribillos y muchos otros que fueron improvisados en el momento y atronando con bombos, matracas y cuanto elemento productor de ruido hallaban a la mano, los manifestantes coparon virtualmente la zona comprendida entre Avenida Libertador y Maipú. », *La Nación*, 19 novembre 1972.

72 *La Nación*, 20 et 21 novembre 1972.

73 *La Nación*, 19 novembre 1972.

74 *La Nación*, 20 novembre 1972.

75 FAR, FAP et *Descamisados* étaient des groupes de guérilla péronistes intégrés depuis peu dans l'organisation Montoneros.

76 Pinedo, Jorge, *Consignas y lucha popular en el proceso revolucionario argentino : 1955-1973*, Buenos Aires : Editorial Freeland, 1974, p. 87.

77 Nous reprenons les termes de Michel de Certeau. Pour le philosophe, un *lieu* se définit par « l'ordre selon lequel des éléments sont distribués dans des rapports de coexistence ». L'*espace*, au contraire, est un lieu pratiqué, spécifié par l'action de « sujets historiques », dès lors qu'un « mouvement semble toujours conditionner la production d'un espace et l'associer à une histoire ». Voir, *L'invention du quotidien*, 1, *Arts de faire*, Folio essais, p. 170-191.

78 C'est d'ailleurs avec eux que la police négocia le 20 novembre afin de reprendre la situation en main.

79 « Se vieron muy pocos carteles de organizaciones sindicales [...] En general fue ostensible –y comentada por los presentes– la ausencia de carteles de sindicatos y federaciones, habituales en muchas concentraciones peronistas. Tampoco hubo carteles de la CGT, ni de las 62 Organizaciones », *La Opinión*, 21 novembre 1972.

80 Il faut cependant remarquer que les dirigeants syndicaux les plus importants étaient allés recevoir Perón à sa descente de l'avion le 17 novembre. Ce qui signalait une évidente proximité physique avec le leader.

81 Nous fondons cette étude sur l'analyse de deux discours prononcés par Perón le 19 novembre, publiés dans *La Nación* le 20 novembre 1972.

82 Selon les termes de Silvia Sigal y Eliseo Verón, *Op. Cit.*, p. 33.

83 Le 1^{er} mai 1974, Perón, alors Président de la République Argentine pour la troisième fois, chassa les militants des JP-Montoneros de la Place de Mai. Ces derniers, s'y étaient alors mobilisés pour signifier à Perón, par une véritable démonstration de force, leurs désaccords avec sa politique, ainsi que pour lui désigner les véritables ennemis du péronisme. Cet événement marqua définitivement la rupture entre la « Tendance Révolutionnaire » du mouvement péroniste et son leader.

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Marianne González Alemán, « Le premier retour de Perón : charisme et mobilisation populaire en novembre 1972 », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], Debates, 2008, Puesto en línea el 12 juillet 2008. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index39102.html>

Marianne González Alemán

Université de Paris 1 – Mascipo / Université de Buenos Aires. marianne.gonzalez[at]netcourrier.com

Licencia

© Tous droits réservés

Abstract / Resumen / Résumé

In October of 1972, General Perón declared from Madrid : “I have decided to come back to Argentina”. After nearly 12 years of peronism prohibition in Argentina’s political life, the “return Operation” was received as an historical event. It generated both big aspirations and strong worries. This article concentrates on this first return, by analysing the process of Perón’s charisma production, at a very turning moment of Argentina’s second twentieth century. During this process, popular mobilization became one of the most important stakes for the actors involved: it materialized the meeting between the “people” and the leader, and expressed the irruption of a new political actor, the *Juventud Peronista* (Peronist’s Youth). Consequently, in order to reach the “heart of things”, Perón had to face this new actor that contributed to produce his charisma, but at the same time, aspired to take one’s place in national political space and in peronist movement.

Keywords : peronism, Montoneros, charisma, Political rituals, popular mobilization

En octubre de 1972, el General Perón anunciaba desde Madrid : “He decidido volver al país”. Luego de casi 12 años de proscripción del peronismo de la vida política argentina, la “Operación retorno” fue recibida como un acontecimiento histórico que provocó grandes expectativas y fuertes preocupaciones. En el presente trabajo nos centraremos en el análisis del proceso de producción del carisma de Perón, en un momento bisagra de la segunda parte del siglo XX argentino. Sostenemos que en este proceso, la movilización popular constituyó un aspecto fundamental en un doble sentido: por un lado escenificó el gran reencuentro entre “el pueblo” y su líder, por el otro, expresó la irrupción de la Juventud Peronista, un nuevo actor en el paisaje político. Para reubicarse en el “corazón de las cosas”, Perón se relacionó con

estos nuevos actores, quienes además de contribuir a la producción de su carisma, aspiraron a conseguir su lugar en el movimiento peronista y en el espacio político nacional.

En octobre 1972, le Général Perón annonçait depuis Madrid : « J'ai décidé de retourner au pays ». Après presque 12 ans de proscription du péronisme de la vie politique Argentine, « l'Opération Retour » fut alors vécue comme un événement historique, suscitant les plus grandes expectatives comme les plus fortes inquiétudes. Cet article se propose de centrer l'analyse sur le processus de production du charisme de Perón, à ce moment charnière du second XXe siècle argentin. Au cœur de ce processus, la mobilisation populaire constitua selon nous l'un des principaux enjeux pour l'ensemble des acteurs en présence : sensée mettre en scène les retrouvailles entre le « peuple » et son leader, elle fut également le biais par lequel s'exprima un nouvel acteur du paysage politique, la Jeunesse Péroniste. En effet, pour se placer « au cœur des choses », Perón se retrouva en effet face à de nouveaux acteurs, qui, tout en contribuant à la production de son charisme, aspirèrent à prendre toute leur place, tant sur l'espace politique national qu'au sein du mouvement péroniste.

Mots clés : péronisme, charisme, Montoneros, rituel politique, mobilisation populaire

Entradas del índice

Cronológico : siglo XX

Geográfico : Argentina

Licence portant sur le document : © Tous droits réservés